

Grothendieck et la liberté

(telle que lui-même en parle dans « La Clef des Songes »,
à partir d'extraits rassemblés par Laurent Lafforgue)

Présentation

Alexandre Grothendieck est l'un des mathématiciens les plus créatifs et les plus singuliers de l'Histoire.

Quiconque connaît un peu son oeuvre ou sa vie sent confusément que sa recherche mathématique puis spirituelle a été marquée par un caractère particulier de liberté.

Mais liberté en quel sens ? Pour tenter de répondre à cette question, il convient de revenir à ce que Grothendieck a lui-même dit ou plutôt écrit. En effet, l'écriture a été son moyen de recherche essentiel et il l'a pratiqué intensément pendant toute sa vie. C'est aussi une exigence d'honnêteté intellectuelle. Le personnage de Grothendieck fascine et il existe dans la communauté mathématique une tendance trop marquée à se laisser bercer par les évocations que font de lui nombre de ceux qui l'ont connu, avec le risque de déformer les choses, plutôt que de le lire lui-même alors qu'il a tant écrit.

Le présent texte se concentre sur un unique manuscrit de Grothendieck : « La Clef des Songes - ou Dialogue avec le Bon Dieu ». Il date de la fin des années 1980 et a été rédigé après « Récoltes et Semailles ». C'est un témoin de la pensée dynamique de Grothendieck toujours à la recherche de la vérité. Ce manuscrit, qui ne se range dans aucun genre littéraire classique puisque c'est un manuscrit de recherche, est d'une richesse exceptionnelle. Il apparaît comme l'oeuvre d'un grand écrivain et d'un grand penseur, même en oubliant que Grothendieck est un géant des mathématiques.

La méthode suivie a consisté à rechercher systématiquement tout ce que ce manuscrit contient à propos de la liberté, en se fixant pour règle de ne laisser de côté aucun passage, puis à tenter de mettre en évidence la cohérence de l'ensemble en l'ordonnant. La maîtrise du langage de Grothendieck est telle et ses moyens d'expression si admirablement adaptés à ce qu'il cherche à saisir qu'il est nécessaire, comme préalable à tout commentaire possible, de reprendre ses mots, ses expressions et très souvent ses phrases. Le présent texte n'est donc guère plus qu'une reprise raisonnée d'extraits de Grothendieck seulement légèrement recomposés et commentés.

Sujet et organisation de « La Clef des Songes »

En commençant son livre, Grothendieck pensait exposer et faire le récit de son expérience et de son approche du rêve mais, selon son expression, cela n'en a pas du tout pris le chemin. Comme toujours, poussé par une sorte de motion intime, il s'est vu écrire des choses autres, imprévues. (§55.1)

Une fois bien avancé, il réalise que, parmi les sections et les notes du livre qu'il a déjà écrites, toutes concernent de façon plus ou moins directe l'activité créatrice et la créativité humaines. Ce sont donc les thèmes centraux et omniprésents du livre, et tous les autres, dont celui de la liberté qui nous intéresse, sont envisagés dans leurs rapports avec la création et la créativité. (§46)

Le manuscrit de « La Clef des Songes - ou Dialogue avec le Bon Dieu » comprend 6 chapitres, divisés en paragraphes numérotés de 1 à 66. Le texte principal est accompagné de notes de bas de page ainsi que de notes plus longues, rassemblées à part et numérotées de 1 à 57.

Préciser le sens de certains mots

La liberté, écrit Grothendieck, figure parmi les choses sur lesquelles la confusion des esprits est la plus grande et la plus générale et dont il est à la fois délicat et important de cerner le sens. Ces choses ainsi mises sur le même plan et qui doivent faire l'objet d'un même travail de discernement sont : la connaissance spirituelle, l'amour, la liberté, la création, la foi, l'humilité. (§11)

Ces différentes choses sont effectivement approfondies toujours davantage au cours du livre, à la fois chacune en elle-même et dans leurs relations les unes avec les autres.

Chacune, ainsi que d'autres comme la connaissance en général, la vérité ou la relation à Dieu mériterait d'ailleurs un travail de lecture attentive, de recherche systématique de ce qu'en dit Grothendieck et de synthèse semblable à celui du présent texte à propos de la liberté. Cela aiderait à mieux comprendre la pensée de Grothendieck dans son étonnante richesse et à réaliser qu'il développe une véritable philosophie de la création, de la vérité ou de la connaissance comme de la liberté.

Le principe choisi ici pour présenter la pensée de Grothendieck au sujet de la liberté consiste à aller du moins profond vers le plus profond à ses propres yeux, c'est-à-dire du plus extérieur vers le plus intérieur et intime à la personne.

Liberté politique et « chant de liberté »

Le sens politique du mot liberté est peu fréquent chez Grothendieck et, lorsqu'il apparaît, c'est en relation avec ses parents. Ainsi quand, « après l'avènement d'Hitler en 1933, ses parents émigrent en France, terre d'asile et de liberté pendant quelques années encore », écrit-il. (§27)

L'expression « chant de liberté » apparaît plusieurs fois dans le manuscrit de Grothendieck. Elle désigne d'abord l'engagement politique libertaire de son père chez qui, écrit-il, la foi en la « Révolution mondiale » tenait lieu de foi en Dieu. Son père avait rejoint dès l'âge de quatorze ans un groupe anarchiste qui sillonnait l'Empire russe en prêchant en particulier la liberté des hommes. Pour son fils, il s'agissait d'une vocation au plein sens du terme, c'est-à-dire d'une manifestation des desseins de Dieu à son égard, mais que peut-être son père n'avait comprise que très partiellement et qu'il ne réalisa jamais.

Il est frappant d'ailleurs de constater à quel point le livre de Grothendieck est critique vis-à-vis de ses parents, dont il considère que l'engagement politique, même s'il a animé leur vie d'un souffle puissant, a été illusoire et vain. L'expression « chant de liberté » désigne la source intérieure de cet engagement, plus vraie que cet engagement lui-même, et qui, si son père avait pleinement répondu à l'appel de Dieu, l'aurait rendu porteur d'un message infiniment plus vaste encore qu'il ne l'avait jamais rêvé. (§27)

Grothendieck juge que son père a finalement manqué de liberté et n'a pas eu le courage d'assumer ce manque, pas plus que ses propres faiblesses et ses propres trahisons. Rejetant sur les autres la faute pour une révolution perdue et se leurrant à croire qu'il y aurait une prochaine fois qui serait « la vraie », il perdit la foi en lui-même. On comprend que, prenant le contre-pied de ses parents, Grothendieck recherche l'approfondissement intérieur et la responsabilité personnelle plutôt que l'engagement extérieur et les responsabilités collectives. Grothendieck n'est pas politique. (§27)

Chez lui, le primat de l'intériorité est si grand qu'il va jusqu'à mettre en relation des événements extérieurs que ses parents subissent sans y pouvoir rien - la déportation de son père qui le conduit à la mort, la mise en liberté de sa mère alors que « son cas » semblait sans espoir - avec des dispositions intérieures différentes chez l'un et chez l'autre : contrairement à son père, la foi de sa mère en elle-même était restée indemne, elle avait eu plus de simplicité et de lucidité « pour admettre que les généreux idéaux révolutionnaires qu'elle avait arborés pendant tout son âge adulte clochaient de quelque façon mystérieuse et essentielle ». (§27)

L'expression « chant de liberté » désigne aussi le récit littéraire que son père a rêvé pendant de longues années d'écrire pour évoquer son engagement révolutionnaire : « une fresque riche de foi, d'espoir et de peine, et de rire et de larmes et de sang versé, drue et vaste comme sa propre vie indomptée et vive comme un chant de liberté ». Ainsi, comme le mot « épopée », l'expression « chant de liberté » a deux sens : celui d'une vie d'action inspirée par une vocation, et celui du récit littéraire de cette vie, qui pourrait en inspirer d'autres. (§27)

L'expression « chant de liberté » réapparaît beaucoup plus loin dans le titre du chapitre IV, « Aspects d'une mission (1) : un chant de liberté » qui est associé au chapitre V, « Aspects d'une mission (2) : la connaissance spirituelle ». Il s'agit cette fois de ce que Grothendieck considère comme sa propre mission. Comme dans le cas de son père, « chant de liberté » conserve ici le sens d'une création littéraire qui raconte et réalise une oeuvre de liberté et peut contribuer à inspirer d'autres telles oeuvres. Mais « liberté » aura le sens que lui donne Grothendieck et qui diffère de celui de son père : un sens spirituel.

La liberté face au groupe, profondeur et surface

Grothendieck n'est pas politique car, pour lui, la vérité spirituelle échappe par essence même à la conscience collective. Elle ne peut être « sue » ou « connue » par une collectivité ou communauté, si restreinte soit-elle. Seul l'être dans sa solitude, seule l'âme qui l'habite, connaît la vérité. (note 20)

Face à l'âme seule qui connaît la vérité se dressent les groupes et les institutions qui exercent toujours sur les personnes une emprise négative et stérilisante. C'est pourquoi le relâchement considérable au cours des derniers siècles du caractère coercitif de l'emprise du Groupe sur la personne, le fait que « les princes qui nous gouvernent » laissent désormais dire et écrire quasiment ce qu'on veut (même si c'est seulement pour s'être aperçus que cela ne change pas grand chose et augmente le brouhaha général sans mettre en danger l'Etat ni ses institutions), ou encore la diffusion plus ou moins généralisée d'idées « humanistes » sur la dignité de l'être humain et ses nombreuses « libertés » de ceci et de cela (et même si Grothendieck avoue avoir longtemps eu tendance à ne guère accorder d'importance à ces « bons sentiments idéologiques » du grand nombre) lui apparaissent comme les rares aspects réjouissants de la civilisation moderne qu'il juge par ailleurs en des termes extrêmement négatifs.

Pour qualifier l'état de cette civilisation qu'il appelle « civilisation techniciste », Grothendieck emploie les mots « effritement », « nivellement », « érosion », « avachissement », « décomposition », « pourriture ». La civilisation techniciste lui paraît connaître un processus de décomposition rapide, inséparable du caractère féroce déspiritualisé qui la distingue de toutes celles qui l'ont précédée. Une telle civilisation privée d'âme est condamnée à disparaître au bout de quelques siècles, l'homme ne pouvant vivre à la longue en ignorant ses besoins religieux et sa nature spirituelle. La seule consolation est de penser que d'ici quelques générations cette civilisation pourrissante apparaîtra sans doute comme l'utile matière brute qu'une oeuvre créatrice intense, à laquelle tous les hommes sont appelés, doit transformer en le terreau vivant de l'homme pleinement humain et d'une humanité enfin humaine. (§54)

Grothendieck revient à ce propos sur son engagement militant anti-techniciste et pacifiste dans le groupe « Survivre et Vivre », pendant une année ou deux au début des années 1970.

Il précise avoir eu depuis toujours une sympathie spontanée pour les idées et options libertaires de la plupart de ses amis membres de ce groupe. On peut noter que cette manière de s'exprimer suggère que subsistait une certaine distance, même dans ce cadre-là. Avec le recul, il juge d'ailleurs que les temps n'étaient pas mûrs encore et que ce défaut de maturité des temps se reflétait, au niveau de chacun, par un défaut de maturité en soi-même, dont aucun n'était alors conscient et dont il est peut-être le seul à s'être rendu compte plus tard.

Grothendieck a manifestement conclu qu'une véritable transformation sociale ne peut procéder que d'une transformation intérieure préalable de chaque personne. (§60)

Il note que, en ces années de floraison fiévreuse de la "contre-culture" où il était beaucoup question de changer la vie, lui-même continuait à exercer son métier de professeur à l'université et à bénéficier de la sécurité matérielle et par là aussi de la liberté de mouvement qu'il lui donnait. C'est le seul passage du manuscrit où Grothendieck mentionne la liberté en un sens matériel.

Au lieu que l'esprit du monde nouveau grignote et gagne peu à peu le vieux monde et le transforme, comme ses amis et lui l'imaginaient alors, le « vieil homme » grignotait l'homme nouveau qui se cherchait en eux.

C'est qu'il y a deux réalités de nature différente. Il y a une réalité profonde, le germe de ce qui peut et voudrait être et que nul ne pourrait encore prédire, le vrai homme nouveau, l'homme des profondeurs, « l'être profond » qui vit et qui attend en chacun de nous. Et il y a une réalité de surface, qui est comme une représentation déformée, tendancieuse et grossière, statique, de cette réalité profonde, mouvante et insaisissable. Or, entre la réalité de surface et celle des profondeurs, il n'y a pas de lien organique ni de continuité.

Chez le marginal pas plus que chez les êtres qui ont opté pour des rôles plus conventionnels, la surface n'est nourrie par les profondeurs, les actes et les comportements conscients ne sont mus par les forces créatives qui sourdent des couches profondes.

Ainsi, la profondeur s'oppose à la surface, l'homme nouveau au vieil homme comme chez Saint Paul, la réalité profonde à sa représentation déformée, l'insaisissable au grossier et au tendancieux, le mouvant au statique, les forces créatrices aux actes et comportements extérieurs, la nourriture à l'absence de lien organique.

En revanche, le marginal ne s'oppose pas aux personnes qui suivent les conventions sociales. Sous la surface, il est confronté au même problème. (§61)

Le conflit entre le spirituel et le social, entre la liberté de l'être et les déterminismes du Groupe, a trouvé pour Grothendieck son expression la plus saisissante dans la mort de Jésus.

C'est dans la mort de Jésus, d'un plus grand que tous les prophètes, que cette tension immémoriale entre pesanteur et création, entre le « social » et le « spirituel », entre les déterminismes du groupe et la liberté de l'être, entre le mépris du divin et Dieu méprisé, prend son expression la plus saisissante, la plus absolue et la plus exemplaire, la plus fulgurante - il s'en dégage un sens à ce point éblouissant, écrit Grothendieck, que l'homme subjugué par le Groupe en est resté aveugle jusqu'à aujourd'hui encore. (note 42)

Religion et esprit de liberté

Pour se détourner du plan politique ou social, Grothendieck n'en attend pas moins une mutation qui serait l'éveil impensable et soudain d'une vie spirituelle là où toute trace en paraît absente. Une mutation d'une ampleur véritablement vertigineuse, faisant irruption dans l'intime de milliards d'être humains en même temps, sans pourtant aller à l'encontre du libre arbitre d'aucun d'entre eux ni le bousculer.

Une mutation qui s'accomplirait non par la disparition de l'Institution religieuse mais par un assouplissement draconien des positions doctrinales, laissant libre jeu à la recherche spirituelle parmi ceux des adeptes qui s'y sentent appelés, permettant la formation de courants spirituels d'une diversité extrême au sein des grandes Eglises et de relations de convivialité fraternelle entre ces courants comme entre les Eglises elles-mêmes.

Ainsi, les Eglises entreraient enfin - écrit Grothendieck - dans la voie de leur mission : servir, éclairer, stimuler la libre créativité de chacun. (note 35)

En effet, écrit-il, c'est de n'avoir su discerner l'exigence essentielle de liberté dans la vie spirituelle au vrai sens du terme, qui est la cause de la « médiocrité » et de la tenace sclérose chronique pesant inexorablement sur le passé du christianisme, tout au long des deux millénaires qui se sont écoulés depuis la mort de Jésus.

Il rapporte d'ailleurs avoir toujours été mis profondément mal à l'aise par l'usage fait par la tradition chrétienne de l'image du troupeau de moutons dont Jésus était censé être le berger, même si, dans les Evangiles, Jésus est à la fois le « Bon Pasteur » et « l'Agneau Pascal » offert en sacrifice. Ce qui spirituellement distingue l'homme du mouton, - tout théologien nous le confirmera, dit-il - c'est la liberté.

Les théologiens chrétiens n'ont pas manqué, ajoute-t-il, depuis les Pères de l'Eglise, de parler du libre arbitre de l'âme et de la liberté, mais ils se sont gardés de dévier de la lettre des Ecrits apostoliques ou des canons de l'Eglise.

La question du rapport aux textes sacrés est donc cruciale à ses yeux. (note 20 et note 27)

C'est une tâche délicate entre toutes de distinguer l'esprit des textes sacrés de leur lettre. Devant une telle tâche il semblerait que le penseur croyant ait fait le choix jusqu'à aujourd'hui de s'enfermer dans l'attitude archaïque du « respect » scrupuleux de la lettre.

C'est cette pusillanimité intellectuelle et spirituelle, sûrement, enracinée dans des traditions intangibles, qui a détourné de la religion et des voies religieuses beaucoup parmi les meilleurs esprits, et en ces derniers siècles plus que jamais. Une interprétation d'autant plus importante pour Grothendieck qu'elle se rapporte à une situation dramatique à ses yeux.

Il ajoute que le renouveau que Dieu a prévu ne sera sûrement pas un retour à d'anciennes formes de répression à la place de formes plus récentes, mais une accession à un niveau de liberté intérieure et à une responsabilité plus grands. (note 10)

Mais, aujourd'hui encore, estime-t-il, rarissimes sont ceux, chrétiens ou non, qui comprennent et vivent pleinement l'exigence ardue de la liberté spirituelle, ceux pour qui « la vérité » n'est jamais acquise, jamais saisie ou enfermée dans une pensée ou dans un écrit, si originaux, si profonds, si inspirés et divins, si « vrais » soient-ils, mais qui en chaque jour, voire en chaque moment, la doivent redécouvrir, la re-crée dans leur être.

Pourtant, notre rôle d'hommes, dépositaires chacun du pouvoir de créer, n'est pas de nous en remettre passivement à la lettre des enseignements d'un plus grand que nous, fût-il un égal de Dieu, mais, quitte peut-être à nous inspirer de l'esprit qui l'avait animé, de faire usage de notre propre créativité, en nous y mettant tout entier : « de tout notre coeur, de toute notre âme et de toute notre pensée ». Il est remarquable qu'écrivant cette dernière formule, Grothendieck explique lui-même l'emprunter au texte évangélique (Mt 22, 37-40) où Jésus cite « le plus grand et le premier commandement » comme étant : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton coeur, et avec toute ton âme, et avec toute ta pensée. » Pour lui, il y a donc un rapport étroit entre créativité et amour de Dieu. (note 20 et §42)

La liberté comme qualité créatrice de l'être

Grothendieck assimile la liberté de chaque être avec ce qu'il appelle sa singularité foncière et

sa qualité créatrice. Cette singularité fait l'essence même de l'âme humaine, elle est indistinguable de sa nature créatrice, elle est indestructible et éternelle comme l'âme elle-même est indestructible et éternelle.

Le Groupe, avec son immense force coercitive, ne peut pas détruire cette singularité mais seulement en bloquer les manifestations reconnaissables. (§45)

L'une des manières dont le Groupe s'oppose à la liberté créatrice est la tendance impérieuse, consacrée par un usage millénaire, de cacher le travail de création. Le chercheur est censé rendre publics uniquement des travaux finis, qui semblent être sortis tout droits de son esprit, et non pas les pages imparfaites et parsemées d'erreurs par lesquelles il lui a fallu passer pour tracer peu à peu son chemin de vérité

On se souvient peut-être que ce thème apparaît déjà dans « Récoltes et Semailles » où Grothendieck se promet de ne plus publier que des textes de recherche qui portent toutes les traces des obscurs labeurs de la liberté créatrice en travail, et non plus des textes peaufinés qui auraient fait disparaître ces traces.

Il espère que son cas ne restera pas isolé et que se produira une évolution dans la forme de la recherche, dans le sens de ne plus cacher le travail de création. Ce serait un signe de changement radical des mentalités et de l'ambiance culturelle. (note 46)

Cette question est d'autant plus importante pour Grothendieck que son propre « chant de liberté » à l'intention de tous est, écrit-il, l'affirmation catégorique que l'homme dans son essence est créateur, indestructiblement.

Une liberté qui n'est pas créatrice est un jouet à quatre sous qui séduit un moment avant de lasser et d'être largué, quand ce n'est pas un boulet doré qu'on traîne en le maudissant.

La véritable liberté est dans la création. (note 48)

Ecoute et délicatesse

Pour qu'il y ait acte créateur, oeuvre novatrice et acte de liberté, il faut écouter une autre voix que celle du bon sens et de la raison qui incarne les réflexes acquis et les consensus bien établis. Cette autre voix aiguille vers l'essentiel alors que celle du gros bon sens tend à nous maintenir sagement collés aux choses répertoriées et classées, ressenties comme sûres. Car les choses essentielles sont aussi les plus délicates et les moins sûres de toutes, celles qui ne font l'objet d'aucun consensus bien établi et sont donc entièrement nouvelles. Il n'existe aucun consensus pour distinguer le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire. Cette autre voix est la même que celle qui parle par le rêve, qui est l'oeuvre d'une liberté totale. (§6)

Les choses créées demandent une écoute toujours plus fine et attentive car toutes ont un sens. Ce sens est à la fois infiniment délicat et secret, et manifeste et fulgurant comme la clarté insoutenable de mille soleils. C'est pourquoi nul d'entre nous ne le peut saisir dans sa plénitude, mais tout au plus le pressentir ou l'entrevoir, sous le biais et dans l'éclairage uniques que fournit à chacun sa propre expérience. (§40)

Pour saisir les choses et leur sens, il faut donc être dans un état d'écoute vis-à-vis de cela ou de celui en nous qui sait, et qui se manifeste par une voix intérieure si basse qu'on ne l'entend que dans un état d'écoute intense. Cette voix intérieure est si discrète qu'on a tendance à ne pas noter sa présence même quand on est en train de l'écouter intensément. Ainsi, quand Grothendieck écrit, c'est-à-dire cherche à saisir les choses au moyen des mots, il a l'impression que ce n'est pas lui qui décide quand une formulation pose problème, ni qui trouve par ses propres moyens comment la nuancer ou la bouleverser, et que c'est encore cette voix intérieure qui l'avertit quand telle chose doit être développée. Rester à l'écoute signifie aussi garder assez de distance et de liberté par rapport à

ce qui est déjà fixé sur le papier pour y pratiquer d'éventuelles modifications. (§55.2)

La liberté de Dieu dont procède notre liberté

Celui que Grothendieck appelle le "Rêveur", c'est-à-dire celui qui rêve en nous mais qui est un autre que nous, et dans lequel Grothendieck pense reconnaître Dieu se manifestant discrètement à nous, nous dépasse infiniment par la connaissance profonde, par la pénétration du regard, par la puissance et la délicatesse des moyens d'expression, par l'infatigable bienveillance et surtout par une liberté déconcertante, infinie. Tout ce que nous savons, il le sait, tout ce que nous percevons, il le perçoit, mais avec une profondeur, une acuité, une vivacité, une liberté qui nous font défaut.

Ainsi, la liberté est le premier et plus important attribut de Dieu. En même temps, sa discrète manifestation à nous par le rêve s'accompagne d'un irrécusable sentiment de parenté, et même de proche parenté. Ce sentiment de parenté signifie en particulier que nous aussi avons pour attribut essentiel la liberté, même si c'est à un degré infiniment moindre, et que notre liberté procède filialement de celle de Dieu.

Quand Dieu se manifeste à travers le rêve, c'est un peu comme si nous avions en nous un autre nous-même qui aurait à sa disposition tous nos sens et toutes nos facultés de perception et de compréhension mais qui les utiliserait avec une liberté et une efficacité totales. Ainsi, la liberté de Dieu agissant en nous ne s'oppose pas à notre liberté ; au contraire, notre liberté est totale quand Dieu peut utiliser nos facultés avec une liberté totale. (§7, §23 et note 3)

Un aspect de la totale liberté de Dieu se manifestant à travers le rêve est l'objectivité. Même s'il a l'air de regarder par nos yeux, jamais il ne prend partie, ni pour ni contre nous, ou pour ou contre quiconque. Il se borne à montrer les choses et les êtres tels qu'ils sont. (§23)

Dire que l'objectivité est un aspect de la liberté signifie que celui qui est libre respecte la réalité et qu'il reste impartial, autrement dit respecte la justice. Celui qui est libre ne suit aucun caprice. L'exercice de la liberté n'est pas arbitraire.

La liberté créatrice

La liberté de Dieu se manifeste à travers le rêve, chose personnelle et intérieure, mais aussi, secrètement et inlassablement, dans l'univers tout entier en tant qu'il est créé par Dieu.

Elle apparaît alors créatrice et clairvoyante. Sa manifestation est aussi celle d'un propos mystérieux et d'une intention patiente. Si liberté, propos et intention sont des caractères de la création, cela implique que l'univers créé est plein de sens, que même il est sens. Ce sens est indiciblement riche et libre. Sa liberté consiste en une mouvance sans fin - le sens est toujours divers bien qu'intemporel dans son essence immuable. (§40)

L'expérience de la création est aussi une expérience humaine mais qui est toujours accompagnée de l'impression plus ou moins forte que ce n'est pas nous qui créons, qu'un autre crée par nos mains, un créateur aux moyens qui dépassent infiniment les nôtres. Grothendieck ajoute que, saisi par ce sentiment ou cette connaissance, il a senti monter en lui « la joie de la rencontre avec celui qui aime tant à se cacher - et qui parfois a l'air de se cacher si bien et avec une telle persistance qu'on en viendrait à se demander s'il existe bel et bien et si on ne l'a pas rêvé. » L'expérience de la création est aussi une expérience de rencontre joyeuse avec le Dieu caché. (§55.1)

On peut rappeler que le thème du Dieu caché est un thème important de l'Ancien Testament (Is 45, 15), de même que celui de Dieu qui parle à travers la voix la plus basse, la « voix d'un silence subtil » (1 Rois 19, 11-13). Grothendieck ne cite jamais explicitement l'Ancien Testament, contrairement au Nouveau Testament qu'il a lu et relu et qu'il cite souvent aussi bien explicitement

que sans le préciser. La question est donc posée de savoir si Grothendieck tient ces thèmes de l'Ancien Testament qu'il aurait lu au moins en partie, ou bien s'ils lui ont été inspirés par sa propre recherche spirituelle et son expérience de la création, en particulier mathématique.

L'acte pleinement créateur est à l'image de l'acte de Dieu et c'est pourquoi Grothendieck l'appelle aussi acte de parenté, c'est-à-dire acte qui atteste, si humblement soit-il, de notre ressemblance à Dieu. Il lui donne encore d'autres noms : acte fertile, acte authentique, acte vrai, acte fidèle, acte de foi, acte « agréable à Dieu », acte bon, acte oeuvrant le bien.

S'opposent à l'acte créateur, fertile et vrai, les actes stériles, inutiles, les actes-bruit ou actes-inertie dont le seul effet est de verser un surplus de bruit dans l'océan de bruit du monde, de rajouter un surplus de poids à son inertie. Mais, ajoute Grothendieck, ce ne sont pas à proprement parler des actes, faisant entrer en jeu la liberté humaine et le pouvoir de créer. Il n'y a de liberté que dans le bien, qui est synonyme de création et de fertilité. La liberté créatrice humaine se réalise avec la liberté créatrice de Dieu, elle ne peut se constituer contre elle. (§56.4)

Grothendieck écrit également que la qualité de nos actes dépend entièrement de notre disposition intérieure, de notre état, qu'il appelle « état de liberté » ou « état de vérité ». Ce qui distingue l'acte créateur du « faire » d'une routine est de l'ordre de la vérité : l'être qui crée au plan spirituel, celui qui fait oeuvre spirituelle, est l'être en état de vérité.

Cette intériorité qui est l'essentiel échappe d'autant plus au regard extérieur qu'il n'existe aucune méthode d'aucune sorte pour distinguer l'authentique de l'illusoire, ce qui vient de Dieu de ce qui vient du « moi », l'état de vérité dans un être de l'état de vanité. C'est là une loi de l'existence humaine qui découle de la liberté même et du risque inhérents à la vie spirituelle.

Un acte est plus ou moins bon suivant que l'état de vérité dans l'être qui l'accomplit est mêlé plus ou moins d'une gangue de non-vérité. L'acte ou l'activité créateurs sont ceux qui sont l'oeuvre et portent la marque d'un état de liberté de la psyché qui la rend moins redevable à des mécanismes, tels l'imitation, la reproduction et la répétition. C'est pourquoi la qualité créatrice d'un acte est mesurée en particulier par son caractère d'unicité : un acte pleinement créateur est différent de tout autre dans l'histoire de l'univers depuis sa création. (§56.4, note 19, note 49 et §46)

Allant de pair avec ce caractère d'unicité, un des traits les plus marquants de tout travail créateur est la surprise toujours renouvelée de celui qui crée devant l'oeuvre prenant forme entre ses mains, miraculeusement nouvelle et imprévue à chaque instant. Ce caractère d'imprévu et d'imprévisible est de nature entièrement différente de tout caprice et de tout propos délibéré d'originalité. Il n'y a aucun arbitraire dans la liberté créatrice mais une nécessité intérieure qui sourd des profondeurs. (§46)

Dans la mesure où l'état intérieur prime, un être peut exercer une créativité vers l'extérieur, un rayonnement fécond, uniquement par ce qu'il est, non par ce qu'il fait ou dit. Il en est ainsi du champ de force de l'enfant, qui est le plus intense dans les premiers mois de la vie mais qui s'affaiblit au fil des années. Grothendieck ajoute pourtant avoir connu un homme (Rudi Bendt) chez qui ce rayonnement très particulier a été présent toute sa vie, si bien qu'il exerçait une action intensément créatrice vers l'extérieur, par la seule force de ce qu'il était. (note 45)

C'est d'ailleurs un peu dans ces termes-là que Grothendieck comprend le sens de la filiation adoptive et de la présence spirituelle de Jésus après sa mort dont parlent les chrétiens. Il s'agit pour le croyant chrétien, écrit-il, de trouver le contact vivant d'une véritable filiation spirituelle avec la personne extraordinaire qu'a été Jésus, incarnation parfaite de la liberté créatrice dans l'esprit. (note 20)

Liberté créatrice et oeuvre intérieure

C'est le titre du §46, le dernier du chapitre IV. Son sens est que la création se distingue d'une simple production par le fait qu'en plus de l'oeuvre extérieure, elle s'accompagne d'une « oeuvre intérieure » qui en constitue l'aspect essentiel. L'acte créateur, ou le processus ou le travail créateur, est celui qui transforme l'être qui l'accomplit ou en lequel il s'accomplit. Pour apprécier la qualité créatrice d'un acte ou d'une activité, la nature de l'oeuvre extérieure est accessoire. Une telle oeuvre peut même être absente, comme dans le cas de l'activité créatrice du très jeune enfant. Ainsi, non seulement tout acte créateur dépend de notre état intérieur mais son effet est principalement une transformation intérieure. Pour Grothendieck, l'essentiel est l'intériorité. (§46)

Il précise que, dans son aspect « intérieur » qui est l'aspect essentiel, la création est un acte ou un processus par quoi se forme ou se transforme une connaissance. La création vaut ce que vaut la connaissance qu'elle fait apparaître ou qu'elle approfondit ou renouvelle.

Une connaissance au sens que Grothendieck donne à ce mot n'est pas une information ni un savoir. Une connaissance est chose intimement personnelle, elle diffère de la connaissance que peut avoir tout autre être, fût-ce au sujet de la même réalité « objective » du monde extérieur. Elle fait partie de l'être comme sa chair même, elle fait corps avec lui.

Il y a trois types de connaissances - charnel, mental (c'est-à-dire intellectuel ou artistique) et spirituel - et donc trois types de créations. (§47 et note 48)

Puisque son aspect le plus essentiel est une transformation intérieure, tout travail créateur est une maturation de l'être qui l'accomplit ou en lequel il s'accomplit. La maturité d'un être est la somme des connaissances qui se sont créées en lui au cours de son passé. Chaque acte créateur crée aussi de la connaissance dans l'être, telle une sève subtile imprégnant le fruit et le faisant mûrir. La maturation est un processus créateur et toute création s'accompagne d'une oeuvre intérieure de maturation. (note 48)

Dans la mesure où la maturation est un processus créateur, elle est une oeuvre poursuivie en commun avec Dieu dans une sorte de dialogue créateur entre Dieu et l'âme. Le caractère « créateur » de ce dialogue réside surtout en Dieu car l'âme est réticente à se transformer. La maturation progressive de l'âme a pour effet de lui donner des moyens toujours plus délicats et multiples pour participer plus pleinement, de façon véritablement créatrice, à ce dialogue.

Mais l'âme a toute liberté pour récuser à tout moment ces moyens, les bloquer et les refouler en refusant le dialogue créateur avec Dieu.

Au contraire, en acceptant librement les moyens spirituels qui lui sont impartis dans son état de maturité présent, elle est fidèle à elle-même ou, ce qui revient au même, fidèle à sa mission, si humble soit-elle. Ainsi seulement elle entre dans la liberté créatrice.

Alors notre existence, dans la mesure où elle est créatrice, c'est-à-dire où elle est belle et bien une « oeuvre », est oeuvre commune de Dieu et de nous. (note 24 et note 49)

La destinée humaine est l'apprentissage d'une liberté créatrice appelée à devenir égale à celle du Maître, Dieu, et bornée seulement par les limites qu'il a assignées à la condition humaine. Il est permis de penser, ajoute Grothendieck, que le stade ultime et incarnation parfaite de la liberté créatrice fut atteint dans l'existence terrestre de Bouddha, de Lao-Tseu et de Jésus. (note 24)

Dieu respecte notre liberté

Dieu respecte ta liberté et tes choix, écrit Grothendieck, plus que toi-même et personne au monde ne les respecte. Quand la liberté est considérée passivement, le respect par Dieu de notre liberté consiste à ne pas la forcer. On observe que dans la phrase de Grothendieck elle est mise sur le même plan que « les choix » mais reste distincte de ceux-ci. (§8)

Le respect infini de Dieu pour la liberté de tout homme fait partie des lois spirituelles qu'il a instaurées de toute éternité. Il comprend même un respect de l'ignorance humaine, c'est-à-dire une extrême réticence à accélérer le cheminement d'un être dans son devenir spirituel.

Ce respect est si grand qu'il prend le pas, pour une seule âme humaine, sur une somme inimaginable de souffrances et d'errements d'innombrables êtres humains, se perpétuant à l'échelle de continents entiers pendant des millénaires. La sagesse humaine demeure confondue devant un tel respect de Dieu de la liberté et de la responsabilité de chaque être. Dans les desseins de Dieu, elles sont la priorité première et inviolable, bien au-dessus des errances, des errements et des souffrances qui importent uniquement comme voie vers l'épanouissement ultime de la libre créativité de l'être. (§56.7e)

Il faut bien comprendre que le point de vue ainsi exprimé par Grothendieck est réaliste : Grothendieck constate que dans le monde un seul être a parfois la possibilité de provoquer des souffrances ou des errements de millions d'autres, sans que Dieu paraisse intervenir, et il en conclut logiquement que pour Dieu la liberté d'un seul est prioritaire sur toutes les souffrances et les errements du monde, même si cette conclusion scandalise la sagesse humaine.

Le respect par Dieu de la liberté de chaque homme consiste aussi à prendre soin de parler à voix si basse et de façon si évasive qu'il laisse toute latitude de ne pas l'entendre ou de confondre sa voix avec d'autres plus bruyantes. Même quand sa voix est reconnue, il nous laisse libres d'interpréter sa parole suivant nos propres lumières, d'agir en conséquence et d'en entraîner d'autres. Il est plus que rare qu'il juge utile de rectifier une erreur humaine par voie de révélation.

Par son respect infini pour la liberté de l'homme, il ne ressemble à personne, sauf tout au plus, ajoute Grothendieck, aux rares hommes, peut-être, parvenus à un état de maturité spirituelle comparable à celui de Jésus dans les dernières années de sa vie. (note 25)

Pour Grothendieck, le respect plein de délicatesse de Jésus pour la liberté des disciples et futurs apôtres se manifeste en particulier dans le fait qu'il n'a rien écrit lui-même, si bien qu'il est permis de penser qu'il a dit par exemple bien d'autres paraboles que celles que rapportent les Evangiles. Il n'a pas voulu « lier » ses disciples par un message écrit mais leur a laissé une entière latitude pour transmettre de son enseignement ce qui correspondait au tempérament propre de chacun et à la façon dont il percevait le message. (note 36)

La grâce divine n'a pas pour effet de nous soustraire à la condition humaine, et surtout pas à la liberté et au risque d'errements qui en est inséparable et avec lequel Dieu ne semble pas interférer jamais, si ce n'est à voix si basse que personne jamais ne l'entend.

Les errements les plus courants sont sans doute ceux dus au conditionnement culturel et ceux provenant de la vanité. Jésus lui-même, ajoute Grothendieck, avait selon toute apparence entièrement dépassé la vanité mais restait soumis à un certain conditionnement culturel, sans que son message de liberté et d'amour en soit affecté. (note 21)

C'est ainsi que Grothendieck s'explique des erreurs factuelles de Jésus qu'il pense identifier à la lecture des Evangiles, comme son annonce apparente aux Apôtres que le Jugement dernier était imminent et allait survenir avant que ne passe la génération à laquelle il s'adressait. (note 27)

Ici, Grothendieck fait allusion à des versets tels que : « cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive » (Mt 24, 34). En fait, les Evangiles rapportent aussi que Jésus dit : « Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, mais seulement le Père, et lui seul. » (Mt 24, 36) Ce qui signifie que Jésus lui-même reconnaît son ignorance sur certains sujets factuels.

Frappé par des marques d'ignorance qu'il trouve dans les témoignages de mystiques dont il a eu connaissance ou dans les écrits et les actes des Apôtres, voire dans la vie de Jésus lui-même,

Grothendieck croit comprendre que Dieu ne nous impute pas à charge nos ignorances involontaires, pas plus d'ailleurs que nos manques de maturité, et ce quelles que puissent en être les conséquences. (§56.3)

L'état de liberté, qui est aussi état de vérité et état de création, n'est pas incompatible avec des ignorances ni même des erreurs objectives. La liberté est intérieure, elle est indissociable de la vérité intérieure, pas de la vérité objective qui est extérieure.

Pour Grothendieck, opposer « vérité » (intérieure) et « erreur » (objective extérieure) témoigne d'un confusionnisme phénoménal et d'une prodigieuse ignorance dont il se demande comment ils ont pu se maintenir jusqu'à nos jours encore et tenir le haut du pavé.

Déjà dans l'expérience quotidienne, on constate que le fait qu'un être soit vrai, c'est-à-dire dans un « état de vérité », n'empêche pas qu'il adhère à des vues sur le monde et sur lui-même qui sont « erronées », et ce d'autant plus que sa maturité spirituelle sera encore fruste. Mais même les êtres arrivés au faîte de l'humain, devenus uns avec Dieu en eux, ne sont pas pour autant exempts de la liberté et du risque d'errer inséparable de la condition humaine. (note 51)

Ce qui importe est la fidélité à nous-même et à notre vocation qui représente notre contribution à notre ascension. Grothendieck n'a aucun doute que cette contribution est toujours efficace, que la fidélité est toujours créatrice et que la création est toujours une ascension de l'être. Mais il y a aussi la contribution de Dieu, ce qu'on appelle la grâce ou la Providence ou les desseins de Dieu ou aussi la « volonté de Dieu » nous concernant.

La fidélité dépend de l'exercice de notre liberté, et la grâce de la liberté de Dieu. (note 49)

L'état créateur n'est pas, comme la maturité, le fruit d'un long passé. Il est dans l'instant - une grâce à nous offerte et par nous acceptée. C'est dans ce choix qui se pose à nous en chaque instant d'accepter cette grâce en créant notre vie ou de la refuser que réside le précieux et lourd privilège de notre liberté.

L'état de vérité est une option ouverte à nous à chaque instant, au saint homme ni plus ni moins qu'au dernier des gredins. Chacun est libre à chaque moment de suivre l'appel ou de l'ignorer. Est agréable à Dieu non pas celui qui dispose de grands moyens (car tous nos moyens, ajoute Grothendieck, sont néant devant sa puissance) mais celui qui, à son propre niveau et si humble que soit celui-ci, est en état de vérité.

Tout être, même le plus fruste spirituellement ou le plus dévoyé, a pouvoir de « vivre en vérité », d'être fidèle à ce qu'il est au plus profond et de vivre au niveau de la grandeur humaine inhérente à notre nature d'être ayant liberté de créer, une grandeur qui ne dépend pas de nos moyens.

Lucifer, l'ange mystérieusement déchu par son propre libre choix, représente a contrario la figure archétypique de l'être aux moyens hors du commun mais pervers, qui s'est voué à semer le désarroi et la détresse et à alimenter et propager le mal.

Parmi les hommes, nul n'est dévasté intérieurement qui n'acquiesce en secret et par son propre libre choix à sa propre mutilation, et nul n'y acquiesce qui par là-même n'acquiesce aussi à cela en lui qui le pousse à son tour à dévaster.

Liberté et amour

A la figure archétypique de Lucifer pervers par libre choix et à tous les hommes dévastés intérieurement et dévastateurs, s'oppose la personne de Jésus, homme pleinement libre et pleinement créateur, plus grand que tous les prophètes et plus grand qu'un simple fondateur de religion par la liberté créatrice de la personne seule, nue. (note 27 et note 21)

De plus, Grothendieck écrit à plusieurs reprises que le message que Jésus était venu porter à

tous les hommes et qu'il a accepté de sceller par une mort ignominieuse, abandonné des hommes et de Dieu lui-même, était un message non pas seulement de liberté mais de liberté et d'amour. Jésus, écrit-il, n'a pas craint d'être un hors-la-loi déjà de son vivant ni d'être mis à mort ignominieusement, accomplissant par sa mort même sa mission ardente, solitaire, incomprise, de liberté et d'amour. (note 27 et note 20)

Il est vrai, note Grothendieck, qu'il n'y a pas d'amour sans liberté. Qui mutile la liberté mutile l'amour. Il n'y a pas d'amour, au plein sens spirituel du terme, qui ne soit bienfaisant spirituellement pour tous, et par là-même ne soit de nature à promouvoir la liberté spirituelle aussi bien en celui qui aime qu'en celui qui est aimé.

Grothendieck, qui est hostile à toute institution et à tout groupe, reproche d'ailleurs à l'Eglise, aux chrétiens et déjà aux premiers disciples de Jésus d'avoir faussé le message d'amour de Jésus qu'ils avaient su retenir dans l'enseignement de leur maître, faute d'avoir su sentir le souffle de liberté qui l'animait également et qui les dépassait. Cette exigence ou ce respect de la liberté, qui découle spontanément de la nature même de l'amour, paraît à Grothendieck fréquemment absente des Ecrits apostoliques. (note 21)

Grothendieck reconnaît toutefois qu'il n'a pas manqué de mystiques chrétiens qui ont su apprécier à sa juste valeur la perle divine de la mission de Jésus, ce que Dieu leur a rendu au centuple. Mais peut-être, ajoute-t-il, n'ont-ils su reconnaître qu'une partie de la vertu de cette perle : ils ont vu l'amour et y ont répondu avec générosité - mais ils n'ont pas vu la liberté, et en cela il y avait pusillanimité. (note 27)

Plus loin, Grothendieck explicite avec lucidité que l'optique de l'autonomie intérieure par rapport aux valeurs et aux idées de la culture environnante représente pour lui la mesure par excellence de la liberté spirituelle. Mais c'est pour se demander si cet aspect-là ne serait pas second aux yeux de Dieu, devant celui de l'amour de Dieu et des hommes.

Certes, rappelle-t-il aussitôt, la vie de l'esprit est une, et liberté et amour ne peuvent être séparés.

Mais, observe-t-il encore, les mystiques ont souvent manqué d'autonomie spirituelle, sans pour autant avoir manqué d'amour. Alors que, ajoute-t-il, « chez moi, ce serait plutôt l'inverse... »

Il semble que c'est à travers ce détour de phrase écrit avec une pointe d'humour que Grothendieck formule contre lui-même la critique la plus sévère et exprime ce qui lui a manqué pour parvenir à la pleine et entière liberté spirituelle. (note 51)